

NOTE DE LECTURE

« *Les chimères
du manoir
perdu* »,
écrit et
illustré par
*Marie-Claude
Monchaux,
Sang
de la terre,
1987.*

« *Ceci est
un conte,
rien
qu'un conte.
Enfin
si l'on veut.* »

Les journées d'études sur la critique des livres pour enfants organisées par la Joie par les livres en février dernier, et dont rend compte tout ce numéro, se sont déroulées dans un contexte agité par un fort courant de censure et un non moins fort contre-courant chez les professionnels du livre de jeunesse.

Une voix a couvert beaucoup d'autres dans ce concert quelque peu cacophonique, celle de Marie-Claude Monchaux, qui en même temps publiait son premier roman dans une maison d'édition nouvellement créée.

Au-delà du malaise qui saisit le critique à la lecture des « Chimères du manoir perdu », comme le montre Philippe Boyer, ce roman n'est pas seulement un livre d'inspiration, selon la préface de l'auteur, mais il y a là, au contraire, une grande cohérence idéologique entre cette inspiration « littéraire » et la croisade véhémement menée par l'auteur à l'encontre de nombreux livres pour enfants. Marie-France Doray s'est livrée à une analyse de contenu qui incite à la réflexion.

Un couple sans enfants, mais follement désireux d'en avoir, recueille en un idyllique manoir au cœur de la forêt solitaire de petits êtres étranges venus d'un autre monde, et pas n'importe lequel, comme on va voir : mi-petits d'homme, mi-animaux fabuleux, enfant-centaure ou enfant-sphinge. Jusque-là rien qui ne nous détourne de l'avertissement liminaire : « Ceci est un conte — rien qu'un conte ». A quoi pourtant l'auteur ajoute aussitôt : « Enfin, si l'on veut ». Est-ce effet d'une scrupuleuse honnêteté que d'avoir ainsi voulu nous mettre la puce à l'oreille ? Une puce il est vrai qui va vite prendre la dimension d'un éléphant, tant le manichéisme primaire qui s'étale ici si complaisamment au fil des pages a vite fait de lever toute ambiguïté sur le propos.

Sous le masque transparent du conte, c'est en réalité une simpliste autant qu'affligeante représentation du monde que l'auteur s'applique à transmettre à nos chères têtes blondes. Si simpliste en vérité qu'on est en droit de s'interroger sur la haute idée que se fait Mme Monchaux de ses jeunes lecteurs. Mais venons-en au fait.

Contrairement aux apparences, sûrement trompeuses, le monde est simple. A moins que Mme Monchaux n'ait jugé bon de le simplifier à l'extrême dans la louable intention de se mettre à la portée des enfants auxquels elle s'adresse, de 8 à 13 ans nous dit-on, et qu'elle aurait alors fâcheusement tendance à prendre pour de francs imbéciles. D'un côté donc le Bien, la bonne vieille mère Nature, le vert paradis

des amours enfantines. De l'autre, le Mal absolu, l'horreur, le monde moderne courant à sa perte par les progrès de la science, les grands méchants loups savants fabriquant dans l'enfer de leurs laboratoires ces monstres hybrides rescapés de justesse de leur funeste destin. D'un côté le langage merveilleux du conte, au moins dans la conception que s'en fait l'auteur. De l'autre le vocabulaire de Satan : insémination artificielle, fécondation intra-utérine, homme-robot, ordinateurs, etc.

Notre monde, en somme, difficile de ne pas le reconnaître sous les dix couches de haine que Mme Monchaux semble lui porter. Entre les deux, une frontière infranchissable, « Ceinture radiante », chargée de particules mortelles, cercle de feu, sans doute de ces « Feux » qui ont valu à la collection son nom de suspecte croisade. Morale de l'histoire puisqu'il s'agit, on l'a compris, d'une histoire « morale » : restez, beaux chérubins, d'éternels enfants dans le giron de vos mères, en attendant le jour béni où la planète enfin explosera. Alors ce sera à nouveau le bonheur. Mais non, je n'invente rien. Les merveilleux enfants du manoir — sans doute ce qu'on appelle la toute-puissance infantile — finissent par détruire à eux seuls cette « civilisation terrifiante et fragile ». Et les hommes « retrouvèrent les chemins des grottes... réapprirent à faire du feu avec les pierres. »

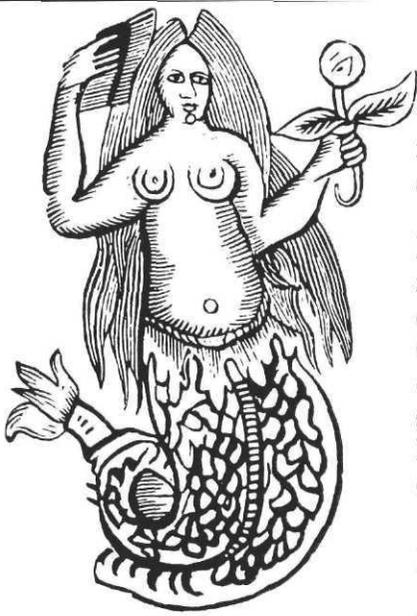
Un peu inquiétantes finalement, ces « chimères » de Mme Monchaux qui ne craint pas d'appeler Nerval à la rescousse. « La connais-tu, Dafné... » Ayant cité les deux quatrains du sonnet, on s'étonne que l'auteur se soit privé de nous rappeler les deux vers suivants : « Ils reviendront ces Dieux que tu pleures toujours ! / Le temps va ramener l'ordre des anciens jours. » Il est vrai, n'en déplaise à Mme Monchaux, que ses Dieux sont aussi étrangers à ceux de Nerval que son pseudo-conte l'est à la poésie.

Philippe Boyer

Des savants parviennent, par insémination artificielle « de plusieurs ovules fécondés, de différentes natures chromosomiques » (p. 63), à faire mettre au monde par des femmes « choisi(es) pour (leurs) qualités génétiques exceptionnelles » (p. 65), des êtres mythologiques : un faune, une sphinge, un centaure, une licorne, un oiseau-sirène, une ondine, une dryade (fille/arbuste). Recueillies et élevées par un couple vivant en dehors de la civilisation dévoyée (protégé de celle-ci par un anneau radio-actif), les chimères parviendront à détruire « la cité et ses technologies ». Les humains devront « apprendre pour survivre à se passer de l'effrayante assistance qui s'était chargée jusque-là, et depuis si longtemps, de subvenir à tous leurs besoins au détriment de leur pensée » (p. 121). Le couple



**« Ils reviendront
ces Dieux
que tu pleures
toujours !
Le temps
va ramener
l'ordre
des anciens
jours. »
(Nerval)**



**« En bas
la bête,
en haut
l'homme.
C'est ce
que cela
devrait être
pour les gens
comme nous,
la tête
devrait
toujours
dominer
le corps... »**

nourricier des chimères pourra désormais couler des jours heureux au milieu de ses étranges « enfants ».

Marie-Claude Monchaux déclare avoir écrit « *un conte anti-nazi qui revendique le droit à la différence* ». Cette déclaration incite à étudier de plus près le contenu de son roman, et en particulier deux questions. C'est à des êtres issus du croisement entre l'espèce humaine et d'autres espèces animales qu'est reconnu le droit à la différence. Quelle signification l'auteur donne-t-elle à la nature hybride de ses héros ? Pourquoi le « retour à zéro » (p. 121) de l'humanité est-il présenté comme un événement dépourvu de gravité ?

Hybrides ou métis ?

Marie-Claude Monchaux insiste sur l'aptitude de ses créatures à la civilisation : « *Il est intelligent comme un être humain, et à part ses pattes, je ne vois vraiment pas de différence. Il est même bien plus vif d'esprit que beaucoup que j'ai connus dans le temps* », dit son père adoptif (p. 33), en parlant du petit faune. Le couple, et l'auteur, considèrent à de nombreuses reprises les chimères comme des enfants : « *C'était une heureuse enfance, on peut dire une enfance ordinaire, nourrie de vieux livres de contes, de fraîches disputes, de leçons de violon, de contraintes rustiques, de comptines naïves, de principes souriants, de soucis et de tendresse* » (p. 115). On pourrait donc croire que l'auteur affirme que l'Humanité se définit par la culture, la constitution physique important peu si elle est dominée par l'esprit. On peut, à la rigueur, interpréter ainsi la curieuse déclaration « *En bas la bête, en haut l'homme. C'est ce que cela devrait être pour les gens comme nous, la tête devrait toujours dominer le corps ; la pensée devrait avoir le dessus sur nos instincts* » (p. 21).

Semble aussi pouvoir aller dans ce sens le fait que Gondal le centaure et Sylphe la sphinge « *grandissaient sans trouver réellement, semblait-il, leur place ni dehors ni dedans. Trop fragiles pour vivre totalement dans la forêt comme les bêtes auxquelles une partie de leur corps les apparentait, ils s'adaptaient avec une certaine gaucherie à la vie quotidienne dans les pièces du manoir* » (p. 76).

Leur morphologie handicape leur évolution dans un cadre prévu pour des bipèdes, mais si leur comportement moral et intellectuel est humain, ils peuvent être considérés comme des métis. Du point de vue biologique, une « race » humaine repère simplement une population qui s'est reproduite pendant une assez longue période sans admission (ou avec une admission non significative) de gènes appartenant à d'autres populations. Les comportements et les mentalités

Harpie (p.37), sirènes (pp.38 et 39), sirène et triton (p.42), extraits de *Faux animaux*, Pierre Horay, 1978.

caractéristiques des membres d'un groupe humain ont pour origine la culture de ce groupe et non les caractéristiques physiques ou biologiques de celui-ci (1).

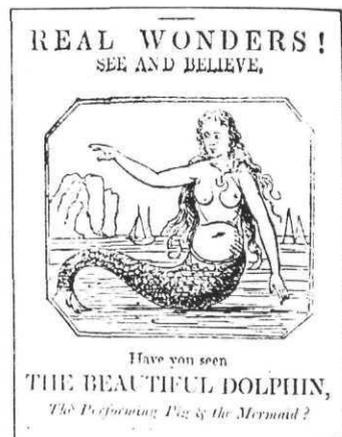
L'auteur veut-elle montrer que l'homo sapiens, cas particulier du règne animal, est séparé des autres animaux, non fondamentalement par ses caractères morphologiques, mais par son patrimoine culturel ? Cette hypothèse hardie d'une possible hominisation d'autres espèces animales n'est en fait pas celle qu'explore Marie-Claude Monchaux, car dans son roman *l'équipement biologique agît sur le comportement des Chimères*. La part animale des chimères n'est pas seulement une gêne dans certaines actions, ou un atout dans d'autres tâches ; leur animalité est un principe actif qui se réalise dans les goûts et dans le caractère. Chez Gondal l'atavisme se manifeste par « *une fantaisie de petit poulain sauvage (qui) lui faisait parfois courir à perdre haleine les collines bleues du lointain* » (p. 91). La sphinge mène des combats sanglants avec les oiseaux de proie et les carnassiers. Il semble que sa nature l'éloigne des activités intellectuelles. Alors que le faune adore lire, « *Sylphe, elle, avait tout simplement horreur des livres. Ses parents avaient eu du mal à lui apprendre ses lettres* » (p. 91). Si l'auteur prétend défendre le droit à la différence à travers le cas des chimères, elle le fait en se plaçant dans la perspective qui est celle du racisme.

Est-il devenu tout à fait superflu aujourd'hui de préciser, en particulier aux enfants, que le comportement des humains, s'il varie d'un groupe à l'autre, n'est pas inscrit dans les gènes de ces groupes, ni dans les caractéristiques morphologiques désignant l'appartenance d'un individu à telle ou telle race ? On remarquera d'ailleurs que certaines histoires pour petits enfants, qui utilisent les relations entre espèces animales pour faire œuvre d'anti-racisme, entretiennent le même genre de confusion. Par exemple dans *Histoires de bêtes* (2), des animaux de diverses espèces renoncent à vivre ensemble, chacun d'eux prenant conscience de ses besoins spécifiques.

Au XIX^e siècle, la responsabilité attribuée aux gènes dans la caractérisation des comportements des groupes revêtait l'allure d'un dogme. L'histoire a montré la terrible utilisation qui pouvait en être faite. (Faut-il rappeler que les anti-sémites nazis, considérant les Juifs comme une race biologique, ont entrepris d'en pourchasser et d'en anéantir les « gènes délétères » ?)

Les conceptions scientifiques erronées continuant à alimenter le racisme ordinaire, un conte « *anti-nazi* » devrait se garder de contribuer, même implicitement, au maintien de la confusion entre espèces et races humaines. Les chimères imaginées par Marie-Claude Monchaux héritent d'une partie des comportements de leurs espèces.

***Au XIX^e siècle,
la responsabilité
attribuée
aux gènes
dans la
caractérisation
des
comportements
des groupes
revêtait
l'allure
d'un dogme.***





**Lorsque
Flaubert,
dans une œuvre
de jeunesse,
imagine
le destin
d'un héros
issu du
croisement
d'une esclave
noire et d'un
orang-outang,
il est
tout à fait
dans la note
de son temps.**

Ces comportements hérités biologiquement ne peuvent être confondus avec les différences culturelles acquises au sein des diverses communautés humaines.

Hybrides ou mutants ?

La plupart des hybrides animaux sont stériles — c'est le cas du mulet (3). Marie-Claude Monchaux ne se prononce pas sur la possibilité qu'auront les chimères de transmettre la vie, mais elle augure pour eux un avenir heureux. Ses héros réussissent à concilier les composantes hétérogènes de leur être et se développent harmonieusement, même lorsqu'ils atteignent la puberté. Le corps de Sylphe était celui « d'un lion presque adulte » et on commençait « à deviner que sa poitrine rosée aurait bientôt deux seins » (p. 93). En fait, les bébés monstrueux s'avèrent dotés de pouvoirs supérieurs à ceux des humains. Davantage que des hybrides ils sont des mutants. La sphynge peut déployer « une violence de mythologie, une cruauté fabuleuse » (p. 97) ; Puck est doué d'une intelligence si exceptionnelle qu'il assimile en quelques mois assez de connaissances scientifiques pour anéantir l'univers technique hyper-sophistiqué qui menace l'existence du manoir perdu. Il explique à la sphynge : « Tu sais, ces mutations qu'ils ont faites, sur nous ça a été (...) comme les eaux de Styx (...) qui a rendu le héros grec Achille invulnérable, quand sa mère l'y a baigné. Oh, et puis ce n'est pas tout ! Chez les anciens Germains, un autre héros, Siegfried, était devenu invulnérable en se trempant dans le sang d'un dragon. On trouve un tas d'exemples comme ceux-là. Nous, les chimères, quand nous passons cette Ceinture qui tue les autres hommes, nous en sortons à chaque fois plus forts » (p. 120).

Tout au long le livre multiplie les allusions à l'aspect divin des chimères afin de nous orienter vers l'idée qu'il s'agit de créatures surhumaines (surhumaines non à la manière de créatures éthérées, mais au sens d'un « plus » greffé sur leur humanité). Ni la petite Sylphe « terrible et charmante » (p. 86), ni Puck doté d'un intellect exceptionnel n'ont besoin d'une morale fondée sur la religion, ni de lois dictées par un contrat social. Ils allient à l'esprit les forces démiurgiques de la nature. C'est pourquoi ils ont le droit de triompher d'une civilisation décadente qui a misé sur l'ordre et la raison scientifique.

L'Éternel retour

À la fin du récit « les humains, qui apercevaient parfois les Chimères, (...) étaient frappés de l'apparence de ces êtres mutants, et disaient

qu'ils étaient des sortes de Dieux. Ainsi se forgent les mythes », ajoute aussitôt l'auteur (p. 121). Tout au long du livre elle suggère avec insistance l'hypothèse d'une histoire cyclique de l'humanité. Les êtres mythologiques du manoir perdu ont bien été créés par les manipulations génétiques des savants, mais ceux-ci sans le savoir n'ont fait que recréer, grâce aux témoignages des légendes, des êtres qui avaient réellement existé autrefois. « Une espèce mythologique. Elle n'était pas adaptée. Pour qu'une espèce vive sur la terre et se perpétue, il lui faut s'adapter, autrement elle s'éteint » (p. 33). Cette explication donnée par l'homme du manoir perdu justifierait que le retour de l'humanité à l'âge des cavernes ne gâche en rien le happy-end. « De toutes façons (l'auteur s'adresse ici directement à ses lecteurs), il faut bien se dire que le monde des hommes a certainement dû recommencer plusieurs fois à zéro ! Ce ne sont pas les brouillons qui manquent ! » (p. 121). Est-ce vrai, est-ce faux ? Cela importe peu dans la philosophie irrationaliste qui inspire Marie-Claude Monchaux.

Il faut s'arrêter ici sur le passage du roman (p. 33 à 36) qui « salue » le christianisme d'un coup de chapeau fort désinvolte. C'est Noël, l'homme et la femme installent un sapin et le décorent, notamment avec des anges. Ils installent une crèche sous l'arbre et expliquent au petit centaure : « C'est l'Enfant Jésus. C'est une drôle d'histoire qu'on racontait dans le temps. Avant la fin... la fin des choses. — La fin des choses..., répéta Puck en écho. Sa mère soupira. — Il est trop petit, dit son père. On lui racontera un jour quand il sera grand ». Ce qu'il s'agit d'expliquer au centaure n'est pas la « drôle d'histoire » mais « la fin des choses », c'est-à-dire sans doute cette histoire cyclique dans laquelle le monothéisme n'est qu'une phase transitoire. Dans le reste du roman, aucune allusion n'est faite à une éducation religieuse alors que la lecture et la réminiscence des « vieux livres », des « vieilles légendes », est évoquée avec insistance. Par ailleurs Marie-Claude Monchaux ne fait aucun emprunt aux mythologies des deux Amériques, de la Laponie, de l'Afrique Noire, etc., pourtant riches en hybrides fabuleux.

Le sens de cette étrange fable s'éclaire si on opère un rapprochement entre les mythes qu'elle privilégie et les théories développées au XIX^e siècle par certains linguistes (Muller, Renan, notamment). D'après eux, la linguistique permet de distinguer à l'intérieur des populations blanches deux grandes races : les Aryens (indo-européens) et les Sémites, les premiers constituant la race supérieure à toutes les autres. Les Aryens doivent secouer l'influence sémite, responsable de la décadence de l'Occident. Ces théories ont connu un grand succès auprès d'une partie notable de l'élite intellectuelle de l'époque,

**« C'est l'Enfant
Jésus,
une drôle
d'histoire
qu'on racontait
dans le temps. »**

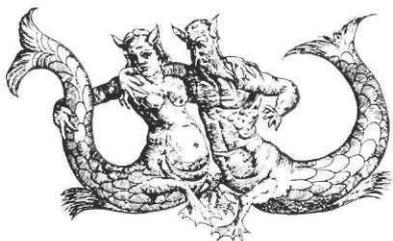
Ci-contre et ci-dessous : gravure de centaures dans la « Semaine des enfants », 1858.



certains aspects de la pensée de Schopenhauer et de Nietzsche s'apparentent à ces théories, mais elles ont aussi inspiré Wagner et Nerval, cités dans le roman. Ces spéculations ont été reprises en France par le GRECE (4), de 1968 à 1984. Pour ce courant de pensée, l'éloge du paganisme indo-européen a surtout pour but de délivrer l'Occident des modes de pensée issus du monothéisme (juдаïque, chrétien et, préoccupation nouvelle par rapport au XIX^e, islamique). La « Révolution Conservatrice » préconise un retour de l'Europe à son « génie propre » perverti par une idéologie importée. Le monothéisme, juдаïque, puis chrétien, a orienté la civilisation vers sa décadence. En plaçant l'homme au centre de l'univers, en proclamant son universalité, le monothéisme a provoqué l'avènement des trois grandes tares de notre civilisation : le capitalisme, le libéralisme, la démocratie. D'après le GRECE, l'émergence du type humain supérieur, sujet créateur de valeurs, est empêchée d'une part par la croyance en une transcendance divine, d'autre part par la démocratie dans laquelle le pouvoir émane de la masse des médiocres.

Si l'on revient au roman, le « droit à la différence » défendu par Marie-Claude Monchaux est d'abord celui des êtres supérieurs. Ceux-là ne doivent pas se laisser enfermer dans une organisation qui décourage la pensée, ni dans les laboratoires par des savants qui veulent domestiquer les forces démiurgiques. On notera que pas un instant les chimères ne cherchent à faire alliance avec la population de la cité, ni avant, ni après leur intervention destructrice.

Bien que le roman n'en souffle mot, le « droit à la différence », dans cette optique, ce peut être aussi le droit au « développement séparé » tel que le pratiquent les autorités de l'Afrique du Sud. En effet en faisant appel pour attaquer le monothéisme, le capitalisme, etc., à l'hypothèse d'une pensée *propre* aux Indo-Européens (et qui pourrait ressurgir après avoir été « contaminée » pendant plusieurs siècles par une pensée exogène), on glisse vers l'idée que la diversité des cultures aurait une *base raciale* (celle que croyaient avoir déterminée les linguistes du XIX^e siècle). Que chacun regagne son territoire et développe son propre potentiel culturel ! Les processus historiques d'échanges culturels, les problèmes qu'affrontent les civilisations humaines à l'heure de la faim dans le monde et des manipulations génétiques méritent d'être traités plus sérieusement. Apologie des sur-



(1) Léon Poliakov : *Le racisme*, Seghers, 1976. Ouvrage auquel se réfèrent de nombreux points de cet article.

(2) *Histoires de bêtes*, Les Deux Coqs d'Or, 1965 (Petit Livre d'argent n°345).

(3) Mulâtre est un terme né en 1604, venu du portugais « mulato », mulet ; il est un indice d'une conception qui préfigure le racisme du XIX^e siècle.

(4) Dix ans de combat culturel pour une renaissance, GRECE, 1977.

hommes, glorification de la violence, minimisation des conséquences d'une action destructrice d'une civilisation, M.-C. Monchaux cherche-t-elle à attirer sur son livre les foudres de la loi de 1949 ? Les petites chimères devraient ébranler les certitudes des moralistes qui avaient répondu aux appels à la censure lancés par *Ecrits pour nuire*. Ceux qui parmi eux se réclament du catholicisme vont pouvoir s'interroger. Pour notre part, et quelle que soit la répulsion que nous inspire la philosophie politique de l'auteur, nous considérons que son livre reste un roman, une fiction dont les enfants peuvent apprécier le climat « poétique » et la sensualité un peu morbide. Pourquoi pas, le temps d'un livre ? Tarzan continuera sans doute à les séduire davantage que ces nouveaux sur-hommes.

Ce roman nous rappelle à la nécessité d'informer les enfants sur les errements du racisme et de leur expliquer le sens que les biologistes aujourd'hui donnent à la notion de « races ».

Marie-France Doray

Connaissez-vous le *Quid* ? Oui, bien sûr. Depuis 1963, les éditions Laffont vous proposent avec le *Quid* une encyclopédie annuelle qui vous permet de « tout savoir à tout moment de la journée, d'animer brillamment la conversation, d'être celui qui tranche... » Bref, si vous souhaitez connaître la capacité en milliards de litres du plus grand lac ougandais, le salaire annuel d'un caissier de banque à Abu Dhabi ou le pourcentage d'écoliers français atteints de pédiculose, le *Quid* vous rendra certainement d'incalculables services.

Les commentaires élogieux ne manquent pas : « Toute la presse a parlé de *Quid* (p. 4*) et l'École Normale Supérieure elle-même — qui dit mieux ? — le considère comme l'ouvrage de référence capital ». « Prenez votre temps, feuillotez, consultez l'index », nous conseille la couverture. C'est ce que nous avons fait, et cela nous a valu quelques surprises.

Alertée par cette petite phrase, « *la Gestapo (Geheimstaatspolizei), police d'Etat en civil**, s'occupe des ressortissants allemands et n'est pas directement engagée contre la Résistance française* » (561 b), nous avons choisi deux parcours que nous proposons au lecteur de suivre avec nous : la guerre de 1939-1945 et plus particulièrement la

* Les références renvoient à l'édition de 1985.

** C'est nous qui soulignons.

NOTE DE LECTURE

*Suivez
le « Quid »*

*Sur la trace
des « terroristes »*

*par Marie-Clotilde
Jacquy*

Résistance ; puis les guerres de libération dans quelques pays du tiers-monde ; un parcours ponctuel à partir de l'index et un parcours chronologique plus complet de cette période dans le chapitre Histoire de France. Nous suivrons ensuite dans la partie Etats l'histoire de la décolonisation en Algérie, à Madagascar et au Zimbabwe.

Guerre de 1939-1945

Prenons trois mots-clés dans l'index : de Gaulle, Résistance, Gestapo. L'index comporte seize références sur de Gaulle renvoyant à des notices dont la plupart tiennent en une ou deux lignes comme celle-ci (510 b) : « *Gouvernement provisoire : 1944 (10-9/27-1-46). Général Charles de Gaulle (1890-1970)* ». L'une de ces notices mentionne le prix d'une lettre a[utographe] s[ignée] : 2 000 F (c'est moins cher que le brouillon d'une lettre de Cocteau à Pétain : 3 500 F).

La notice la plus longue est celle-ci, qui tient en 12 lignes (564 b) : « *De Gaulle, Charles (Lille 22-11-1890/Colombey les 2 Egl. 9-11-1970). Ep. 6-4-1920 Yvonne Vendroux (1900-1973). 3 enfants : Philippe (n.1921, amiral) ; Elisabeth (n. 1923 ép. 1946 Alain de Boissieu (n. 1914, G^{al} 1962) ; Anne (mongolienne, 1928-1948) 1-10-1911 S. lt 25-12-1949). Colonel 25-5-1940. G^{al} de brig. (à titre temporaire) 6-6-1940. S-secr. d'Etat à la Guerre. 17-6 rejoint Londres, fonde la Fr. Libre (v. p. 565). 3-6-1944 Chef du GPRF. 13-11-1945 élu Pt du gouv. prov. 20-1-1946 démission 7-4-1947 fonde le RPF 1-6-1958 Pt du Cons. 21-12 Pt de la Rép. 28-4-1969 démission* ».

Certes, le genre de l'ouvrage interdit de longs développements. Mais nous remarquons que les seuls détails donnés sur de Gaulle sont ceux qui concernent sa fille et sa nomination comme Général « à titre temporaire ». La banalisation d'un personnage de cette envergure apparaît d'autant plus flagrante que sur la même page, dans la colonne immédiatement voisine, Joseph Darnand, Chef de la Milice est, lui, fort bien traité sur 26 lignes et sans abréviation : « *engagé volontaire à 18 ans, 7 fois cité, prisonnier évadé...* » (Et de Gaulle ?) Toujours sur la même page et à la suite de Darnand, Marcel Déat et Jacques Doriot bénéficient eux aussi d'une place confortable (22 et 23 lignes respectivement) ; les notices sont détaillées et le lecteur saura notamment qu'ils ont fait partie du « *comité de Sigmaringen pour la défense des intérêts français* ».

À la page suivante (565 a) apparaît un encadré sur la Révolution Nationale : « *Nom donné à l'action politique et administrative de Vichy tendant à créer un nouvel ordre moral : rejet des mensonges, de l'égoïsme individuel, de l'esprit de jouissance, du goût des loisirs, exaltation des vertus traditionnelles et des notions de Travail, Famille, Patrie, interdiction des grèves (selon une charte du travail)...* »

**Les chronologies,
laconiques
dans l'ensemble,
deviennent
parfois
étrangement
bavardes.**

On pourrait s'attendre à un encadré analogue concernant la Résistance ou le gaullisme. De gaullisme, pas de trace à l'index. Quant à la Résistance, l'index nous renvoie à la p. 563 b : « *Condamnés à mort pour collaboration et exécutés par la Résistance : 40 000* ». Le Conseil de la Résistance est expédié en 4 lignes. Pour le reste, voir animal (138 b), conducteur (197 a), électrique (199 b), médaille (1 125 b) et musée...

En ce qui concerne la Gestapo, trois références seulement : la première (voir plus haut) en fait une police purement allemande, la seconde (565 c) mentionne *une*** exécution par la Gestapo, celle d'Eugène Deloncle, « *Chef de la Cagoule, anti-républicain* ».

La troisième (751 c) est relative à l'arrestation en Allemagne en octobre 1938 de 30 000 Juifs qu'elle « *refoule dans le no-man's land entre All- et Pologne* ».

En somme, rien de bien terrible...

On lira à la même page que la « *Nuit de cristal* » (9-11-38) a lieu « *à la suite de l'assassinat à Paris d'Ernst Von Rath, conseiller d'ambassade all- par un jeune Juif, Polonais de 17 ans, Herschel Grynspan...* »

Ce schéma, nous allons le retrouver à plusieurs reprises, à propos de la Résistance comme des guerres de libération. Notons par exemple cette appellation (565 a) : « *21-8-41 premier attentat communiste à Paris [Pierre Georges dit Colonel Fabien tue l'enseigne de vaisseau Alfons Moser].* »

Revenons maintenant sur le parcours chronologique. On ne s'étendra pas sur le chapitre Seconde Guerre mondiale (559 à 563) qui, au milieu d'une chronologie relativement abondante, soulève plusieurs points qui sont encore aujourd'hui sujets à controverse : « *L'erreur de Pétain... bénéfique pour l'Angleterre* » (560 b) ou la bonne foi de l'Amiral Gensoul à Mers el Kébir. Mais on regardera plus attentivement les p. 563 c à 566 relatives au régime de Vichy.

On peut discuter du choix des faits retenus et des termes employés. Ainsi 1944 apparaît moins dans *Quid* comme l'année de la reconquête du territoire occupé que comme une affaire franco-française. Mais surtout, on éprouve un certain malaise devant nombre de juxtapositions douteuses ou saugrenues. Aux lecteurs d'en juger : « *2-8-1940 De Gaulle condamné à mort par contumace ; 3-8 le trafic ferroviaire reprend entre les deux zones* » (563 b). *Les gaull- prennent d'assaut Libreville : suicide du Gouverneur* (566 c).

C'est inhérent aux chronologies, pourra-t-on dire, mais celles-ci, laconiques dans l'ensemble, deviennent parfois étrangement bavardes : ainsi le Général de Gaulle et le Comte de Paris sont clairement mis

Résistance :
voir :
animal,
conducteur,
conseil national,
croix,
électrique,
France,
médaille,
musée.

en cause dans l'assassinat de Darlan (565 b). De même l'exécution de Pierre Pucheu, ministre de Vichy, serait une manœuvre du Général de Gaulle pour « *déconsidérer le Général Giraud qui l'avait fait venir en Afrique* » (566 a).

Autre procédé qui crée souvent le malaise, celui qui consiste à ne pas trancher entre deux hypothèses et à laisser le lecteur, bien évidemment, se ranger au dernier avis exprimé. Ainsi à propos des camps de concentration : « ... *Selon certaines sources, il y eut 9 millions de morts... sur 8 295 000 Juifs... 6 millions furent tués / Depuis 3 ou 4 ans de vives polémiques se sont engagées sur ces deux chiffres. Certains historiens pensent pouvoir les ramener à 6 millions pour l'ensemble des morts et à 3 millions environ pour les pertes juives* » (563 a)...

Les guerres de libération

**Parfois
au milieu de la
chronologie
surgit
un morceau
d'anthologie
proche
de la BD.**

Venons-en maintenant, plus brièvement, aux guerres de libération, en prenant l'exemple de l'Algérie, de Madagascar et du Zimbabwe.

Les mouvements nationalistes sont présentés succinctement (746) : « *Après les années 20, mouvements nationalistes : Emir Khaled, Messali Hadj (1898-1974), Cheikh Ben Badis, P. communiste, Ferhat Abbas (1899)* ». A cette notice, selon le procédé précédemment décrit, est immédiatement juxtaposée la suivante : « *1934, zouave israéliite ivre ayant insulté des musulmans dans la Mosquée* ».

Les événements du 8 mai 1945 sont décrits ainsi : « *8-5 échec d'un soulèvement dans le Constantinois... 103 Européens massacrés, répression, 1 500 musulmans tués selon les chiffres officiels, 45 000 selon les nationalistes, 6 000 selon Robert Aron* ».

Nous voici en 1954 : « *9-9 séisme à Orléansville 1450+ 31-10/1.11 début de la guerre d'Alg. (70 attentats 7+)* ».

Aucun lien n'est établi entre les mouvements nationalistes, les événements de mai 1945 et le début de l'insurrection. Comme précédemment à propos de la Résistance, nous avons un schéma simpliste : attentat terroriste (ou communiste), nombre de morts → répression → guerre/Trahison des dirigeants → indépendance → bilan catastrophique.

Parfois, au milieu de la chronologie surgit un morceau d'anthologie, proche de la bande dessinée : « *de Gaulle dit à l'armée d'Alg. "après un délai de l'ordre de plusieurs années viendra l'autodétermination" ; Massu dit : "la pacification continue" ; Delouvrier : "Nous nous battons pour une Algérie française"* » (646 c).

Le bilan final oppose un tableau quasi idyllique de la situation en 1954

(« terres irriguées, oliviers à gros rendement... »), à l'effondrement de l'économie après l'indépendance ; curieuse, cependant, cette formule : « 1 000 000 de martyrs » sans qu'on sache très bien de qui il s'agit (747 a).

Madagascar (878 a). Après l'introduction de « christianisme, écriture, instruction », Ranavalona Ière, « le Néron femelle » fait exécuter de 20 000 à 30 000 personnes par an... « La France acquiert en toute propriété la Baie de Diego Suarez, la reine ne respecte pas le protectorat », insurrection, « annexion par la France, Gallieni mate l'insurrection... 1905, fin de la pacification. »

L'insurrection de 1947 tient en 4 lignes. L'auteur annonce « 1 646 Malgaches tués par les rebelles, 4 126 tués en opérations, 5 390 disparus ou morts de misère physiologique ». Comme ces termes semblent pudiques, lorsqu'on sait que la répression fit en réalité plus de 90 000 morts (cf. « Le Monde » du 20-30 mars 1987 !)

Pour le Zimbabwe, nous retiendrons le « bilan de la guérilla (968 b) : "14469+ dont civils blancs 473, Noirs 7 548, terroristes 10.273..." »

On a tout juste le temps de s'interroger sur cette race toute particulière qu'on en vient aux « Conséquences : les Tribal Trusts Lands sont ruinés ; des maladies comme la malaria réapparaissent ; nombreux réfugiés au Mozambique, de janv. 78 à août 79, 30% du bétail de la pop. africaine est mort. »

On l'a compris, *Quid* n'aime pas les terroristes. Le sujet est trop grave aujourd'hui pour qu'on puisse en plaisanter. Mais on peut tout de même se demander si cette appellation est pertinente dans les cas évoqués plus haut. Un tout récent colloque réunissant Juifs, Musulmans et Chrétiens définissait le « terrorisme » des guerres de libération comme la « violence des faibles » opposée à celle des puissants. Ce propos soulève sans doute un débat dans lequel il n'est pas question d'entrer ici.

Il n'est pas question non plus de faire le procès de *Quid*, mais de montrer les limites d'un ouvrage de ce genre : *Quid* contient « des milliers de faits, de dates et de chiffres, peut vous dépanner et vous permettre d'épater votre patron », mais il n'est pas sûr qu'il puisse servir comme il l'annonce (p. 2) à « vérifier le bien-fondé de certaines croyances et idées toutes faites ».

Et pour terminer sur une note d'humour, je conseille aux nostalgiques de 1968 de se reporter à la p. 567 pour lire l'encadré sur les « conséquences de mai 68 ». Eclat de rire garanti.

Marie-Clotilde Jacquey

**« Conséquences
de mai 1968 :
l'enseignement,
cessant d'être
élitiste,
créé
des milliers
de travailleurs
mal qualifiés,
d'où chômage
massif
chez les jeunes
à partir
de 1976. »**